

# Collège de France

---

La littérature, pour quoi faire ?

---

## La littérature, pour quoi faire ?

Leçon inaugurale prononcée le jeudi  
30 novembre 2006

**Antoine Compagnon**

### Texte intégral

- 1 Monsieur l'Administrateur,  
Mesdames et Messieurs les Professeurs,
- 2 Prenant la parole en ces lieux, un trouble me saisit, car je me revois la première fois que je franchis les portes de cette maison – pour y rencontrer des géants. Je venais d'intégrer une école voisine ; c'était aux environs de 1970 ; j'avais vingt ans : Paris était une fête de l'esprit. La mère d'un ami m'avait conseillé de visiter le Collège de France. J'étais venu, j'avais consulté l'affiche – aussi ébahi que le narrateur de la *Recherche du temps perdu* devant la colonne Morris

annonçant la Berma dans *Phèdre* –, et un matin, non sans appréhension, j'avais pénétré dans une salle de cours, là-haut, je ne sais plus où car tout a été bouleversé depuis. Rencogné au dernier rang, j'avais entendu un petit homme qui avait l'air d'un oiseau frêle. Il expliquait – minutieusement et somptueusement – un sonnet de Du Bellay, comme je n'avais jamais vu faire ni imaginé qu'on pût faire. J'appris bientôt son nom : c'était, invité par Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson que je venais d'écouter, l'immense linguiste et poéticien qui a traversé tout le xx<sup>e</sup> siècle, de Moscou à Prague, puis New York et Harvard.

3 À la différence du narrateur après *Phèdre*, cette première fois ne m'avait pas déçu. Suis-je jamais revenu de cette visite ? Ne devient-on pas professeur si l'on n'a pas su quitter l'école ? Ayant trouvé le chemin du Collège, il m'a mené jusqu'ici. Alors que je me préparais au métier d'ingénieur, j'assistai à d'autres cours dans ces murs, celui de Michel Foucault l'année qu'il donna *Surveiller et punir*, ou la leçon inaugurale de Roland Barthes, dont j'avais entre-temps fréquenté le séminaire des Hautes Études. Un camarade me rappelait tantôt que nous avions ensemble, au séminaire de Claude Lévi-Strauss, entendu Julia Kristeva, qui devait plus tard diriger ma thèse. C'est ainsi que l'enseignement du Collège de France a pu précipiter ma conversion tardive des sciences aux lettres.

4 Guez de Balzac mettait en garde contre la conversion inverse : « Quitter l'éloquence pour les mathématiques, disait-il en 1628, c'est être dégoûté d'une maîtresse de dix-huit ans et devenir amoureux d'une vieille<sup>1</sup>. » Vieille, la mathématique ? Le « grand » Balzac avait tort, mais la littérature est restée pour moi une « maîtresse de dix-huit ans », et l'un de mes maîtres n'avait pas non plus raison, qui me prévenait au moment que je sautais le pas : « Ne vaudrait-il pas mieux rester un ingénieur humaniste ? »

5 Pardonnez-moi d'évoquer ces souvenirs anciens : ils expliquent le doute que je ressens devant vous. Vous n'imaginez pas tout ce qui manque à ma formation de lettré, tout ce que je n'ai pas lu, tout ce que je ne sais pas, puisque, dans la discipline où vous m'avez élu, je suis un quasi-autodidacte. J'enseigne pourtant les lettres depuis plus de

trente années et j'en ai fait mon métier. Mais – comme je continuerai ici de le faire – j'ai toujours enseigné ce que je ne savais pas et pris prétexte des cours que je donnais pour lire ce que je n'avais pas encore lu, et apprendre enfin ce que j'ignorais.

6 Incertain si vous retiendriez mon projet de chaire, puis ma candidature, je me demandais : « Ne verront-ils pas leur méprise ? » Puis je me reprenais en songeant qu'un professeur sûr de soi, qui saurait avant de chercher, ce serait lui l'imposteur. Cependant me revenaient à l'esprit les très grands noms qui ont illustré la littérature française moderne au Collège de France depuis un peu plus d'un demi-siècle, de Paul Valéry à Roland Barthes, de Jean Pommier à Georges Blin, puis ceux des professeurs éminents qui ont bien voulu songer à m'appeler auprès d'eux, Marc Fumaroli et Yves Bonnefoy, ainsi que les membres de l'Institut d'études littéraires qui m'ont présenté devant votre assemblée, Carlo Ossola et Michel Zink, à qui va ma gratitude.

7 Pour me rassérer, je me rappelais Émile Deschanel, condisciple de Baudelaire à Louis-le-Grand et père de Paul, éphémère président de la République. En 1901 – il avait 82 ans –, une étudiante russe tenta de l'assassiner à la fin de son cours au Collège de France et blessa grièvement une amie à qui elle reprochait de l'avoir délaissée pour le professeur, « ce petit bêta de Deschanel ! professeur pour demoiselles ! – écrivait Baudelaire de manière prémonitoire en 1866 – parfait représentant de la petite littérature, petit vulgarisateur de choses vulgaires<sup>2</sup> ». Mais quand même auteur, dans la *Revue des Deux Mondes* en 1847, d'une étude sur « Sappho et les Lesbiennes » au moment même que Baudelaire donnait aux *Fleurs du mal* ce titre « pétard », *Les Lesbiennes*.

8 Monsieur l'Administrateur, chers collègues, je me sens tout petit devant la tâche qui sera ici la mienne après des maîtres admirables, et c'est avec humilité que je vous remercie de l'honneur que vous me faites et de la confiance que vous m'accordez en m'accueillant parmi vous.

\*

9 Mesdames, Messieurs,

- 10 Pourquoi et comment parler de la littérature française moderne et contemporaine au XXI<sup>e</sup> siècle ? Ce sont les deux questions auxquelles je souhaite réfléchir avec vous en ce jour. Or le pourquoi est plus difficile à traiter. Aussi tenterai-je de répondre d'abord au comment.
- 11 Deux traditions des études littéraires ont alterné depuis le XIX<sup>e</sup> siècle en France, ainsi que dans cette maison. Sainte-Beuve distinguait déjà « différentes manières, différents temps très marqués dans la critique littéraire ». À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, précisait-il, on ne « cherchai[t] encore dans les œuvres [...] que des exemples de goût et des éclaircissements en vue des théories classiques consacrées », mais au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on « commença [...] à contester les théories jusque-là régnautes » et l'on rapporta les chefs-d'œuvre, leurs beautés ainsi que leurs défauts, « aux circonstances de l'époque, au cadre de la société ». Il notait le changement avec perspicacité : « [...] la critique, tout en gardant son but de théorie et son idée, devient [...] historique ; elle s'enquiert et tient compte des circonstances dans lesquelles sont nées les œuvres<sup>3</sup>. » *Théorie et histoire*, vous l'entendez, c'étaient les termes de Sainte-Beuve pour désigner les deux « manières » de la critique, l'ancienne et la nouvelle, et ce sont encore deux des sous-titres que j'ai voulu donner à cette chaire : « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie ».
- 12 La tradition théorique considère la littérature comme *une* et *même*, présence immédiate, valeur éternelle et universelle ; la tradition historique envisage l'œuvre comme *autre*, dans la distance de son temps et de son lieu. En termes d'aujourd'hui ou d'hier, on parlera de *synchronie* (voir les œuvres du passé comme si elles nous étaient contemporaines) et de *diachronie* (voir, ou tenter de voir, les œuvres comme le public auquel elles étaient destinées). Une opposition voisine est celle de la *rhétorique* ou de la *poétique* d'une part, et de l'*histoire littéraire* ou de la *philologie* de l'autre : rhétorique et poétique s'intéressent à la littérature dans sa généralité afin d'en tirer des règles ou même des lois (l'imitation, les genres, les figures) ; histoire littéraire et philologie s'attachent aux œuvres en ce qu'elles ont d'unique et de singulier, d'irréductible et de

circonstanciel (un texte, un auteur), ou tout au plus de sériel (un mouvement, une école), et les expliquent par leur contexte.

- 13 Rien ne résume mieux les péripéties des études littéraires dans ce pays que la succession des chaires de littérature française au Collège de France. Les premières, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, furent occupées par des « classiques », des anciens et non des modernes, suivant les termes de la célèbre Querelle : l'abbé Jean-Louis Aubert (1773-1784), l'abbé Antoine de Cournand (1784-1814), François Andrieux (1814-1833). Tous trois étaient des poètes, Aubert un fabuliste, Cournand un traducteur, Andrieux un dramaturge. Partisans de la rhétorique, auteurs d'arts poétiques, ils semblent avoir été insensibles au prérromantisme contemporain, ainsi qu'à l'idée de la relativité historique et géographique du beau.
- 14 Au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la discipline nouvelle de la philologie – histoire de la langue et critique des textes – commençait cependant d'être appliquée à la littérature moderne, celle de la Renaissance et de l'âge classique. Succédèrent alors aux classiques des historiens de la littérature, et d'abord Jean-Jacques Ampère (1833-1864), fils du grand physicien lyonnais, sigisbée de Mme Récamier, ami de Chateaubriand et de Tocqueville. La chaire de français moderne – auprès de laquelle avait été créée une chaire de Langue et littérature françaises au Moyen Âge en 1853 pour Paulin Paris – fut occupée ensuite par Louis de Loménie (1864-1878), auteur d'une *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien* (1840-1847), et éditeur de Beaumarchais, puis par Paul Albert (1878-1881) et Émile Deschanel (1881-1904), déjà nommé, l'auteur du *Romantisme des classiques* (1883-1886).
- 15 Tous les quatre historiens de la littérature, ils ne le furent pourtant pas au même sens : les deux premiers, Ampère et Loménie, tenaient encore de l'amateur et de l'antiquaire érudit, tandis que leurs successeurs, Albert et Deschanel, deux normaliens, donc les premiers professionnels, furent en revanche des conférenciers virtuoses.
- 16 Après les poètes néo-classiques de la fin de l'Ancien Régime à la Restauration, les hommes du monde savants sous la

monarchie de Juillet et le Second Empire, et les universitaires mondains de la première Troisième République, ce fut seulement avec Abel Lefranc, chartiste, secrétaire et historien du Collège de France, et géographe de la guerre picocholine, que l'histoire littéraire au sens positiviste entra dans cette maison. Il y fut élu en 1904 dans un climat politique tendu, contre un conférencier illustre, mais antidreyfusard et converti, Ferdinand Brunetière, le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, et il occupa la chaire le plus longtemps de tous, jusqu'en 1936.

17 Sous le nom de « Poétique » avec Valéry – poète comme les premiers titulaires –, l'enseignement de la littérature au Collège de France renoua cependant dès 1937 avec la résistance à l'histoire. Valéry ne pensait rien de bon des historiens de la littérature : « [...] ces messieurs ne servent à rien, ne disent rien. Ce sont de prolixes muets. Ils ne se doutent même pas de quoi il est question. Le problème lui-même leur est étranger. Et ils calculent indéfiniment l'âge du capitaine<sup>4</sup>. » Mais, par un mouvement de balancier, son successeur en 1946, Jean Pommier, fut à nouveau un historien, même si, en hommage à Valéry, il voulut combiner poétique et philologie dans l'intitulé de sa chaire : « Histoire des créations littéraires en France ».

18 L'alternance de la philologie et de la poétique fut donc longtemps la règle. On reprochait à l'histoire littéraire de n'être qu'une sociologie de l'institution fermée à la valeur de l'œuvre et au génie de la création : « La biographie, les moralités, les influences [...] sont les moyens de dissimulation donnés à la critique pour masquer son ignorance du but, et du sujet », réprouvait Valéry. On accusait le formalisme de borner le texte à un jeu abstrait et autonome, à « une solution anonyme ou géométrique des probabilités du langage », comme devait l'énoncer ici même Georges Blin<sup>5</sup>. Car il revint à celui-ci de concilier le meilleur des deux traditions. Avec lui, l'étude littéraire eut l'ambition de rejoindre la « connaissance disciplinaire des œuvres dans la communauté d'une époque et sous le privilège d'un destin », suivant la définition œcuménique qu'il en donna dans la leçon inaugurale de la chaire de Littérature française moderne en 1966.

- 19 À la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la vieille dispute de l'histoire et de théorie, ou de la philologie et de la rhétorique, variante tardive de la Querelle des anciens et des modernes, n'eut enfin plus lieu d'être. Roland Barthes, qui s'était longtemps méfié de l'émotion et de la valeur, revint vers elles dans ses cours du Collège de France et dans ses derniers livres. Puis Marc Fumaroli, par le biais de l'histoire de la rhétorique, réconcilia superbement les deux grandes traditions consubstantielles de l'étude littéraire.
- 20 Sans méconnaître la tension séculaire entre création et histoire, entre texte et contexte, ou entre auteur et lecteur, à mon tour je proposerai ici leur réunion, indispensable au bien-être de l'étude littéraire. Peut-être parce que je suis venu à celle-ci avec innocence et par des voies insolites, j'ai toujours résisté à ces dilemmes imposés et refusé les exclusions mutuelles qui semblaient fatales à la plupart de mes contemporains. L'étude littéraire doit et peut réparer la cassure de la forme et du sens, l'inimitié factice de la poétique et des humanités.
- 21 Théorie et histoire seront donc mes « manières », mais non plus au sens où Sainte-Beuve les concevait, c'est-à-dire comme deux âges de la critique, classique et romantique, ou universaliste et relativiste. Théorie ne voudra dire ni doctrine ni système, mais attention aux notions élémentaires de la discipline, élucidation des préjugés de toute recherche, ou encore perplexité méthodologique ; et histoire signifiera moins chronologie ou tableau de la littérature que préoccupation du contexte, souci de l'autre, et donc prudence déontologique.
- 22 Quant aux mots « littérature moderne et contemporaine » dans le titre de ma chaire, ils prescrivent certes des repères temporels et périodiques – de la Renaissance au xx<sup>e</sup> siècle, ou de Montaigne à Proust –, mais ils signalent surtout le défi qui stimule depuis longtemps mes travaux : percer la contradiction qui repousse et relie pour jamais la littérature et la modernité, telle l'étreinte des amants maudits dans le sonnet « Duellum » de Baudelaire. Car je voudrais que mon enseignement soit en prise sur la situation de la littérature aujourd'hui et demain. La théorie et l'histoire seront ses façons, mais la critique – c'est-à-dire le jugement ou

l'évaluation – sera sa raison d'être. Albert Thibaudet évoque quelque part le merveilleux escalier à double révolution du château de Chambord pour figurer la complicité de l'histoire et de la critique littéraires : l'histoire qui rapporte le texte à ses origines, et la critique qui le tire à nous. Ici, il nous faudra imaginer une triple hélice, car les trois fils de la théorie, de l'histoire et de la critique demeurent essentiels pour nouer l'étude littéraire, ou pour renouer avec elle dans la plénitude de son sens. Pour moi, après le temps de la théorie et celui de l'histoire, le moment de la critique est venu, comme lorsque Sainte-Beuve, si j'ose le rapprochement, annonçait à la fin des *Portraits littéraires* : « En critique, j'ai assez fait l'avocat, faisons maintenant le juge<sup>6</sup>. »

\*

23 Les noces de la littérature et de la modernité, disais-je, n'ont jamais cessé d'être batailleuses. Ce constat me replace devant la première et la vraie question que je voudrais débattre avec vous aujourd'hui : pourquoi parler – parler encore – de la « Littérature française moderne et contemporaine » en notre début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Quelles valeurs la littérature peut-elle créer et transmettre dans le monde actuel ? Quelle place doit être la sienne dans l'espace public ? Est-elle profitable dans la vie ? Pourquoi défendre sa présence à l'école ? Une réflexion franche sur les usages et le pouvoir de la littérature me semble urgente à mener : « Si j'ai confiance en l'avenir de la littérature, avançait Italo Calvino dans ses *Leçons américaines. Six propositions pour le prochain millénaire*, rédigées peu avant sa mort en 1985, c'est parce qu'il y a des choses, je le sais, que seule la littérature peut offrir par ses moyens propres<sup>7</sup>. » Puis-je reprendre à mon compte ce *credo* en inaugurant mon cours ? Y a-t-il vraiment encore des choses que seule la littérature puisse nous procurer ? La littérature est-elle indispensable, ou bien est-elle remplaçable ?

24 Le paysage s'est modifié en profondeur depuis vingt ans. Calvino parlait encore comme Proust dans *Le Temps retrouvé* : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature<sup>8</sup>. » La réalisation de soi, jugeait Proust, a lieu non



pas dans la vie mondaine, mais par la littérature, non seulement pour l'écrivain qui s'y voue en entier, mais aussi pour le lecteur qu'elle émeut le temps qu'il s'y adonne : « Par l'art seulement, poursuivait Proust, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. » Aux yeux de Calvino, la suprématie de la littérature ne faisait pas question. C'est pourquoi, vu d'aujourd'hui, il apparaît que la distance fût moins grande entre lui et Proust, ou entre Roland Barthes et Gide, ou entre Michel Foucault et le surréalisme, qu'entre nous et Barthes, Foucault ou Calvino, entre nous et les dernières avant-gardes qui maintenaient très haut l'exigence de la littérature difficile et croyaient en elle comme en un absolu.

25 Car le lieu de la littérature s'est amenuisé dans notre société depuis une génération : à l'école, où les textes documentaires mordent sur elle, ou même l'ont dévorée ; dans la presse, où les pages littéraires s'étiolent et qui traverse elle-même une crise peut-être funeste ; durant les loisirs, où l'accélération numérique morcelle le temps disponible pour les livres. Si bien que la transition n'est plus assurée entre la lecture enfantine – laquelle ne se porte pas mal, avec une littérature pour la jeunesse plus attrayante qu'auparavant – et la lecture adolescente, jugée ennuyeuse parce qu'elle requiert de longs moments de solitude immobile. Quand on les interroge sur le livre qu'ils aiment le moins, les lycéens répondent *Madame Bovary*, le seul qu'on les ait obligés à lire.

26 Du point de vue savant, la philologie faisait l'hypothèse, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'unité constitutive d'une *langue*, d'une *littérature* et d'une *culture* – ou plutôt d'une *civilisation*, comme on disait alors –, ensemble organique identifié à l'esprit d'une nation, et ensemble dont la littérature, entre les racines linguistiques et les frondaisons culturelles, fournissait le noble tronc. D'où l'éminence prolongée des études littéraires, voie royale vers la compréhension d'une culture dans sa totalité. Or le modèle philologique a été ébranlé à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. D'un côté, parce que d'autres représentations culturelles comme les images fixes et mobiles se sont imposées auprès de la

littérature, et qu'elles n'ont plus été jugées moins recevables ; de l'autre, parce que l'association de la culture et de la nation n'a plus été perçue en termes aussi étroits ni déterminants.

27 La littérature elle-même – la littérature qu'on dit « vivante » – semble douter parfois de son bien-fondé face aux discours rivaux et aux techniques nouvelles, non seulement – vieille querelle – les sciences exactes et sociales, mais aussi l'audiovisuel et le numérique. Depuis la modernité, la littérature est entrée dans « l'ère du soupçon ». Mais cette époque, sans doute par contrecoup, fut longtemps celle d'une prodigieuse fécondité et d'un extraordinaire culte de la littérature. Aujourd'hui, même si chaque automne voit la parution de centaines de premiers romans, l'on peut avoir le sentiment d'une indifférence croissante à la littérature, ou même – réaction plus intéressante, car plus passionnée – d'une haine de la littérature considérée comme une intimidation et un facteur de « fracture sociale ». La littérature n'est-elle pas la langue de l'allusion ? Pour l'entendre, il faut « en être », comme on disait chez Mme Verdurin. L'allusion, c'est donc l'exclusion.

28 La lecture doit désormais être justifiée, non seulement la lecture courante, celle du lecteur, de l'honnête homme, mais aussi la lecture savante, celle du lettré, de l'homme ou de la femme de métier. L'Université connaît un moment d'hésitation sur les vertus de l'éducation générale, accusée de conduire au chômage et concurrencée par des formations professionnelles censées mieux préparer à l'emploi, si bien que l'initiation à la langue littéraire et à la culture humaniste, moins rentable à court terme, semble vulnérable dans l'école et la société de demain.

29 L'amoindrissement de la culture littéraire ne trace donc pas pour nous un avenir impossible. C'est pourquoi, auprès de la question traditionnelle depuis Lamartine, Charles Du Bos et Sartre : « Qu'est-ce que la littérature ? », question théorique ou historique, se pose aujourd'hui plus sérieusement la question critique et politique : « Que peut la littérature ? » Autrement dit : « La littérature, pour quoi faire ? » Et tant pis si, se risquant à y répondre, on a l'air naïf ou démodé après des années de dispute théorique sur la *littéarité*,

qualité de la forme qui établit la littérature en tant que littérature, plutôt que sur la fonction cognitive, éthique ou publique de la littérature, car l'esquive serait irresponsable alors qu'un « Adieu à la littérature » se publie chaque saison.

30 (Ici, je ne puis m'empêcher de penser à ceux que cette salle n'a pas accueillis et qui m'écoutent devant un écran, ou qui sont repartis. Votre nombre a l'air de contredire mon propos, et c'est l'occasion de vous faire mes excuses. Mais si, d'un côté, je suis désolé, de l'autre je suis ravi, car votre empressement est de bon augure. Évoquant l'avenir de la littérature, soyons donc réalistes, non pas défaitistes.)

31 Quelle est la pertinence – l'anglais a de vieux mots français plus parlants que les nôtres : *relevance* ou *significance* – de la littérature dans la vie ? Quelle est sa force non seulement de plaisir mais aussi de connaissance, non seulement d'évasion mais aussi d'action ? Ces sommations deviennent plus impérieuses après le temps des avant-gardes, quand la foi dans le progrès fait relâche. Que l'on fût pour ou contre, cette foi a déterminé le mouvement de la modernité : la littérature était emportée par le projet d'aller toujours plus loin, suivant un élan qui prit avec les avant-gardes la forme du « toujours moins » : purification du roman et de la poésie, concentration de chaque genre sur lui-même, réduction de chaque médium à son essence. Les défis techniques occupaient le premier plan : restriction du personnage au point de vue ou au monologue intérieur, puis effacement du personnage. Le Nouveau Roman se dressait contre le roman d'analyse, la poésie contre le récit, le Texte contre l'auteur... On ne regardait pas en arrière ni sur le côté, le bas-côté de l'autre littérature, la « littérature de boulevard », celle qui se lit. Toute mention du pouvoir de la littérature était jugée obscène, car il était entendu que la littérature ne servait à rien et que seule comptait sa maîtrise d'elle-même. Mais dans notre époque de latence où le progressisme comme confiance dans le futur n'est plus à l'ordre du jour, l'évolutionnisme sur lequel la littérature s'est reposée durant un bon siècle semble révolu. Dans son derniers cours au Collège de France en 1980, Roland Barthes, à la recherche d'une tierce forme littéraire entre l'essai et le roman, espérait l'avènement d'un « Optimisme

sans Progressisme<sup>9</sup> ». Si son histoire, son progrès et son mouvement autonome ne légitiment plus la littérature, comment fonder son autorité ?

\*

32 « La vérité est que les chefs-d'œuvre du roman contemporain en disent beaucoup plus long sur l'homme et sur la nature, que de graves ouvrages de philosophie, d'histoire et de critique », assurait Zola<sup>10</sup>. Exercice de pensée et expérience d'écriture, la littérature répond à un projet de connaissance de l'homme et du monde. Un essai de Montaigne, une tragédie de Racine, un poème de Baudelaire, le roman de Proust nous en apprennent plus sur la vie que de longs traités savants. Telle fut longtemps la justification de la lecture ordinaire et la prémisse de l'érudition littéraire. La science les a-t-elle disqualifiées ? On l'a dit. « Dès que l'homme peut espérer de connaître, le jeu ne l'amuse plus, et l'artiste est dépossédé par le savant », observait Gustave Lanson en 1895<sup>11</sup>. Cette tendance de longue durée aurait été amorcée dès l'âge classique, les belles-lettres perdant tour à tour de grands pans du discours et se restreignant peu à peu à la fiction difficile.

33 Bonald, penseur de la réaction, décrivait au début du XIX<sup>e</sup> siècle ce qu'il nommait « la guerre des sciences et des lettres » : « On aperçoit depuis quelque temps des symptômes de mésintelligence entre la république des sciences et celle des lettres. [...] Les sciences accusent les lettres d'être jalouses de leurs progrès. Les lettres reprochent aux sciences de la hauteur et une ambition démesurée<sup>12</sup>. » Les « sciences exactes » et les « lettres frivoles » – c'étaient ses termes – se disputaient le rôle de la morale, mais les sciences commençaient de jouir d'un prestige supérieur : « Tout annonce la chute prochaine de la république des lettres, et la domination universelle des sciences exactes et naturelles », concluait Bonald, tout en regrettant que les sciences morales – théologie et politique – ne fussent pas en état de « faire respecter leur médiation ».

34 Depuis, le thème des deux ou trois cultures est devenu un poncif. Le physicien Charles Percy Snow, dans une inoubliable conférence donnée à Cambridge en 1959, insista sur l'antagonisme irrévocable qui opposait la « culture

scientifique » et la « culture littéraire ». Le sociologue Wolf Lepenies soutint en 1985 que le conflit mettait aux prises non pas deux, mais trois cultures, la troisième étant la « culture sociologique », bien rétablie depuis Bonald. Snow et Lepenies tenaient pour acquise l'expropriation moderne de la littérature, laquelle aurait perdu ses prérogatives séculaires face aux sciences de la nature et de la vie, puis aux sciences de l'homme et de la société.

35 Que vaut pourtant cette opposition, particulièrement figée par la culture française, entre scientifiques et littéraires ? Longtemps il n'y a pas eu d'antinomie entre les deux vocations, mais l'école a creusé l'hiatus, depuis la « bifurcation » instaurée en 1852 à partir de la classe de quatrième par le ministre de l'Instruction publique Hippolyte Fortoul, jusqu'à la réforme du secondaire de 1902, qui institua l'égalité de sanction entre les baccalauréats classique et moderne, et marginalisa graduellement les langues anciennes et les humanités classiques au lycée.

36 Réagissant à la coupure présumée de la littérature et de la connaissance, certaines écoles littéraires visèrent la reconquête de l'autorité en s'inspirant du modèle scientifique. Baudelaire lui-même, hostile au concept romantique d'inspiration, s'enthousiasmait en 1852 pour la science : « Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide<sup>13</sup>. » Il devait déchanter bientôt et promouvoir, avec la modernité, une littérature que Pierre Bourdieu a qualifiée d'« autonome », pour désigner sa spécialisation, sa restriction et son intransitivité croissantes.

37 Plus près de nous, les avant-gardes littéraires et théoriques de la fin du xx<sup>e</sup> siècle ont cru qu'elles échapperaient au piège idéologique de la critique en se hissant aux formalismes de la science. La mauvaise conscience des littéraires a fait que, par un plaisant échange des rôles et chacun jouant à contre-emploi, les scientifiques se sont souvent comportés comme de meilleurs soutiens de la tradition humaniste. Aujourd'hui que nous vivons un bouleversement de l'école aussi décisif que le tournant de 1902, affectant non plus la culture classique et les langues anciennes, mais la culture moderne

et la langue française, c'est la connaissance littéraire qu'il s'impose à nous de défendre.

\*

38 Or, au cours de l'histoire, plusieurs définitions remarquables ont été données du pouvoir de la littérature – de son utilité et de sa pertinence. Ces définitions sont-elles encore recevables ? Si la question se pose, serait-ce parce qu'il est déjà trop tard pour y répondre ? On ne la posait pas du temps où le pouvoir de la littérature était avéré et qu'il s'agissait plutôt de le saper.

39 Nous lisons parce que, même si lire n'est pas indispensable pour vivre, la vie est plus aisée, plus claire, plus ample pour ceux qui lisent que pour ceux qui ne lisent pas. En un sens très simple d'abord : vivre est plus facile – j'y songeais dernièrement en Chine – pour ceux qui savent lire, non seulement les renseignements, les modes d'emploi, les ordonnances, les journaux et les bulletins de vote, mais aussi la littérature. Ensuite, la culture littéraire fut longtemps censée rendre meilleur et donner une vie meilleure. Francis Bacon a tout dit : « La lecture rend un homme complet, la conversation rend un homme alerte, et l'écriture rend un homme précis. C'est pourquoi, si un homme écrit peu, il doit avoir une bonne mémoire ; s'il cause peu, il doit avoir l'esprit vif ; et s'il lit peu, il doit avoir beaucoup de ruse, pour paraître savoir ce qu'il ne sait pas<sup>14</sup>. » Suivant Bacon, proche de Montaigne, la lecture nous évite de devoir recourir à la sournoiserie, l'hypocrisie et la fourberie ; elle nous rend donc sincères et véritables, ou tout simplement meilleurs.

40 Je rappellerai brièvement trois ou quatre explications familières du pouvoir de la littérature.

41 1. La première est la définition classique qui permet à Aristote de réhabiliter, contre Platon, la poésie au titre de la vie bonne. C'est grâce à la *mimesis* – traduite aujourd'hui par *représentation* ou par *fiction* de préférence à *imitation* – que l'homme apprend, donc par l'intermédiaire de la littérature entendue comme fiction. « Représenter est [...] une tendance naturelle aux hommes – et ils se différencient des autres animaux en ce qu'ils sont des êtres fort enclins à représenter et qu'ils commencent à apprendre à travers la représentation – comme la tendance commune à tous, de

prendre plaisir aux représentations<sup>15</sup>. » La littérature plaît et instruit. Plus avant dans la *Poétique*, la *catharsis* elle-même, purification ou épuration des passions par la représentation, a pour résultat une amélioration de la vie à la fois privée et publique<sup>16</sup>. La littérature – je ne justifierai pas ici l’anachronisme qui consiste à traduire *poiesis* ou *mimesis* par littérature – détient un pouvoir moral.

42 D’Horace à Quintilien et au classicisme français, la réponse restera la même : la littérature instruit en plaisant, suivant la théorie pérenne du *dulce et utile*. Comme le met La Fontaine :

Les fables ne sont pas ce qu’elles semblent être.  
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.  
Une morale nue apporte de l’ennui ;  
Le conte fait passer le précepte avec lui.  
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,  
Et conter pour conter me semble peu d’affaire<sup>17</sup>.

43 Le conte, la feinte, la fiction éduquent moralement. Prototype du roman réaliste, *Manon Lescaut* leur conserve ce rôle. Son « Avis de l’auteur » argumente fermement en ce sens : « Outre le plaisir d’une lecture agréable, on y trouvera peu d’événements qui ne puissent servir à l’instruction des mœurs ; et c’est rendre, à mon avis, un service considérable au public, que de l’instruire en l’amusant. » Prévost insiste sur le désaccord qu’on rencontre habituellement chez les hommes entre leur connaissance des règles et leur observation de celles-ci : « On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et l’on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont il s’éloigne dans la pratique. » Il explique cette « contradiction de nos idées et de notre conduite » par le fait que « tous les préceptes de la morale n’étant que des principes vagues et généraux, il est très difficile d’en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions ». C’est pourquoi l’expérience et l’exemple guident la conduite mieux que les règles. Mais l’expérience dépend de la fortune : « Il ne reste donc que l’exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l’exercice de la vertu. » Telle est l’utilité de son roman :

« Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice. »

44 Peu éloigné en vérité de Prévost, Robert Musil soutiendra encore au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle que l'art « représente non pas abstraitement, mais concrètement, non pas le général, mais des cas particuliers dont la sonorité complexe englobe aussi de vagues notes générales<sup>18</sup> ». Avec la littérature, le concret se substitue à l'abstrait, et l'exemple à l'expérience, pour inspirer des maximes générales ou du moins une conduite conforme à de telles maximes. Pas de meilleure définition du roman que celle de Prévost, et les philosophes du « tournant éthique » ne la désavoueraient pas aujourd'hui.

45 Cette réponse classique a d'ailleurs été mise à jour et reformulée par Paul Ricoeur, après les années de la théorie littéraire : le récit – là encore, je ne scruterai pas les distinctions nécessaires entre *récit* et *fiction* – est irremplaçable pour configurer l'expérience humaine, à commencer par l'expérience du temps. La connaissance de soi présuppose ainsi la forme du récit.

46 2. Une deuxième définition du pouvoir de la littérature, apparue avec les Lumières et approfondie par le romantisme, fait d'elle non plus un moyen d'instruire en plaisant, mais un remède. Elle libère l'individu de sa sujétion aux autorités, pensaient les philosophes ; elle le guérit en particulier de l'obscurantisme religieux. La littérature, instrument de justice et de tolérance, et la lecture, expérience de l'autonomie, contribuent à la liberté et à la responsabilité de l'individu, toutes valeurs des Lumières qui présidèrent à la fondation de l'école républicaine et qui expliquent le privilège que celle-ci conféra à l'étude du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle au détriment du <sup>xvii</sup><sup>e</sup>, catholique et monarchiste, à Voltaire contre Bossuet.

47 Lors d'un débat marquant qui eut lieu à la Mutualité en 1964 à l'initiative de *Clarté*, journal de l'UEC (Union des étudiants communistes), sous un titre – *Que peut la littérature ?* – qui répliquait à son propre *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre



lui-même, fidèle à l'esprit des Lumières, imputait à la littérature – même s'« il n'y a pas de livre qui ait empêché un enfant de mourir » – le pouvoir de nous faire échapper « aux forces d'aliénation ou d'oppression »<sup>19</sup>.

48 La littérature est d'opposition : elle a le pouvoir de contester la soumission au pouvoir. Contre-pouvoir, elle révèle toute l'étendue de son pouvoir lorsqu'elle est persécutée. Il en résulte un paradoxe irritant, à savoir que la liberté ne lui est pas propice, puisqu'elle la prive des servitudes auxquelles résister. Ainsi l'affaiblissement de la littérature dans l'espace public européen à la fin du xx<sup>e</sup> siècle pourrait-il être lié au triomphe de la démocratie : on lisait plus en Europe, et non seulement à l'Est, avant la chute du mur de Berlin.

49 Antidote à la fragmentation de l'expérience subjective qui a suivi la révolution industrielle et la division du travail, l'œuvre romantique a prétendu restaurer l'unité des communautés, des identités et des savoirs, et par là rédimmer la vie. Comme l'annonçait Wordsworth, « en dépit des choses devenues silencieusement insensées, et des choses violemment détruites, le poète lie ensemble par la passion et par la connaissance le vaste empire de la société humaine, comme il se répartit sur toute la terre et dans tous les temps<sup>20</sup>. » La littérature d'imagination, justement parce qu'elle est désintéressée – une « finalité sans fin », ainsi que l'art se définit depuis Kant –, acquiert un intérêt à nouveau paradoxal. Si elle seule peut tenir lieu de lien social, c'est en effet au nom de sa gratuité et de sa largesse dans un monde utilitaire caractérisé par les spécialisations productives. L'harmonie de l'univers est restaurée par la littérature, car sa propre unité est attestée par la complétude de sa forme, typiquement celle du poème lyrique. Dans la lecture – pensons aux *Méditations poétiques* de Lamartine –, la conscience trouve un accord pleinement vécu avec le monde. Ainsi la littérature, à la fois symptôme et solution du malaise dans la civilisation, dote-t-elle l'homme moderne d'une vision qui porte au-delà des restrictions de la vie journalière.

50 Mais tout remède peut empoisonner : soit il guérit, soit il intoxique, soit encore il guérit en intoxiquant, tel « le remède dans le mal » du beau titre de Jean Starobinski. On se rend malade de littérature comme Madame Bovary ou des

Esseintes. Si la littérature affranchit de la religion, elle devient elle-même un opium, c'est-à-dire une religion de substitution, suivant la vision marxiste de l'idéologie, car telle est l'ambivalence de tout supplément.

51 La littérature a tenu lieu de morale commune au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, après la religion et en attendant que la science prît le relais : Auguste Comte, Sainte-Beuve, Gustave Lanson – ou Matthew Arnold en Angleterre – furent les promoteurs d'une substitution réalisée de manière exemplaire à l'école de la Troisième République. Rempart contre la « barbarie de l'intérieur », ainsi que les dangers de l'immoralisme prolétarien étaient désignés en Angleterre, elle élèvera le peuple à un idéal esthétique et éthique, et contribuera à la paix sociale. C'est ainsi que les grands écrivains ont été embrigadés au service de la nation.

52 On s'est rebellé contre cette récupération de la littérature. Les partisans de l'art pour l'art en voulaient aux saint-simoniens, aux socialistes et aux républicains qui donnaient pour mission à la littérature de guider le peuple. Mais comme cette résistance confirmait le désintéressement sublime de la littérature, elle accroissait au fond sa vertu et renforçait finalement la confiance que la société pouvait placer en sa capacité thérapeutique.

53 3. Suivant une troisième version du pouvoir de la littérature, celle-ci corrige les défauts du langage. La littérature parle à tout le monde, elle recourt à la langue commune, mais elle fait de celle-ci une langue propre – poétique ou littéraire. Depuis Mallarmé et Bergson, la poésie se conçoit comme un remède non plus aux maux de la société, mais, plus essentiellement, à l'inadéquation de la langue. « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu » : suivant « Le Tombeau d'Edgar Poe », telle sera l'ambition de la poésie ; elle compensera l'insuffisance du langage et de ses catégories discrètes, car elle seule est en mesure d'exprimer le continu, l'élan et la durée, c'est-à-dire de suggérer la vie. Les définitions classique et romantique du pouvoir de la littérature n'ont plus cours – instruire en plaisant, atténuer la fragmentation de l'expérience –, mais un projet moderne ou même moderniste faisant de la littérature une

philosophie, voire la philosophie, c'est-à-dire le dépassement du langage ordinaire.

54 Bergson édifia son œuvre sur le procès du langage, dont il jugeait les catégories inaptées à démêler le réel avec la subtilité requise, mais la poésie le sauvait du pessimisme linguistique. Si l'intelligence conceptuelle échoue à épouser la vie, la littérature, elle, par l'intuition et la sympathie, sait rendre le mouvement : « Il y a [...], depuis des siècles, des hommes dont la fonction est justement de voir et de nous faire voir ce que nous n'apercevons pas naturellement. Ce sont les artistes. » L'art vise « à nous montrer, dans la nature et dans l'esprit, hors de nous et en nous, des choses qui ne frappaient pas explicitement nos sens et notre conscience ». Le poète et le romancier nous divulguent ce qui était en nous, mais que nous ignorions parce que les mots manquaient, phénomène que Bergson décrit à l'aide d'une comparaison qui peut rappeler Proust : « Au fur et à mesure qu'ils nous parlent, des nuances d'émotion et de pensée nous apparaissent qui pouvaient être représentées en nous depuis longtemps, mais qui demeuraient invisibles : telle, l'image photographique qui n'a pas encore été plongée dans le bain où elle se révélera<sup>21</sup>. »

55 Le poète dispose du pouvoir non plus archaïque, mais moderne – comme l'atteste l'évocation de la photographie –, de dévoiler une vérité non pas transcendante, mais latente, présente en puissance, tapie hors de la conscience, immanente, singulière et jusque-là inexprimable. Jouant avec la langue, la poésie déborde ses servitudes, visite ses marges, met au jour ses nuances, et l'enrichit en lui faisant violence : « La seule manière de défendre la langue française, c'est de l'attaquer », écrivait Proust à Mme Straus en 1908<sup>22</sup>.

56 Son pouvoir moderne fait de la littérature un antidote à la philosophie, un contre-système ou une contre-philosophie. Supérieure à la philosophie, elle en prend le relais et la relance. Tout Proust est là : « Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence, énonçait-il au départ de la *Recherche*. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions passées, c'est-à-dire atteindre quelque

chose de lui-même et la seule matière de l'art<sup>23</sup>. » Le passé mort s'incarne dans quelque sensation. De cette idée, l'écrivain se demande avec angoisse : « Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je un romancier<sup>24</sup> ? » Il conçoit la mémoire involontaire comme le lieu du vrai moi, mais le philosophe en lui bute sur cette intuition, tandis que le romancier, déplaçant les contours de la langue, nous la fera comprendre. Nous apprenant à n'être pas dupes de la langue, la littérature nous rend plus intelligents, ou autrement intelligents. Le dilemme de l'art social et de l'art pour l'art devient caduc face à un art qui convoite une intelligence du monde libérée des contraintes de la langue.

57 Chez les écrivains les plus exigeants du xx<sup>e</sup> siècle, le dessein de racheter la philosophie par la littérature a longtemps prévalu. Après qu'il eut répudié le langage immédiat dont les surréalistes, par un reste de romantisme, poursuivaient le mirage, Yves Bonnefoy, comme en témoigne son « Anti-Platon » (1947), fonda son œuvre sur la haine du langage conceptuel, l'anti-platonisme visant à déjouer tout système philosophique pour vouer la poésie à la quête de la présence authentique.

58 Les avant-gardes théoriques elles-mêmes, malgré qu'elles en eussent, n'ont pas su renoncer au pouvoir qu'aurait la littérature d'excéder les contraintes de la langue et les cadres de la philosophie. Michel Foucault ne traite jamais la littérature comme un dispositif de pouvoir au même titre que les autres discours. Érudant leur régime général, elle reste une référence privilégiée, située hors de la philosophie, libre des déterminations auxquelles les autres discours sont assujettis, excessive. La littérature lui servait à « [s]e débarrasser de la philosophie », déclarait-il en 1975 : « Pour moi, Nietzsche, Bataille, Blanchot, Klossowski furent des manières de sortir de la philosophie<sup>25</sup>. » Foucault montrait que tous les discours n'étaient que de la littérature, mais, puisque seule celle-ci assumait son statut, par une sorte d'ironie poétique elle surmontait les autres discours et conservait sa hauteur.

59 Quant à Roland Barthes, qui qualifia ici même la langue de « fasciste », « car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire », il ajoutait aussitôt – ce dont on

s'est moins souvenu – que la littérature, trichant avec la langue, trichant la langue, seule sauvait la langue du pouvoir et de la servilité, tout comme Bergson opposait le *se faisant* de la poésie au *tout fait* de la philosophie : « Cette tricherie salubre, cette esquive, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir [...], je l'appelle pour ma part : *littérature*<sup>26</sup>. »

60 4. J'ai vite traversé les trois pouvoirs de la littérature : *placere et docere*, réunifier l'expérience, ou réparer la langue. On en a parfois mésusé ou abusé, et la littérature n'a pas toujours servi de justes causes. C'est pourquoi, depuis Baudelaire et Flaubert, tant d'écrivains ont été tentés de récuser tout pouvoir de la littérature autre que sur elle-même. « À vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes – dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution », soutenait Gide en 1902 dans la préface de *L'Immoraliste*, prônant un retour de la littérature à la littérature qui a caractérisé l'esprit de *La Nouvelle Revue française*.

61 Une même foi devait animer les mystiques de l'écriture qui, après la Libération et contre l'engagement, firent le choix radical de l'impouvoir, du dépouvoir, ou du hors-pouvoir, comme désaveu de toute application sociale ou morale, de la moindre valeur d'usage de la littérature, et comme affirmation de sa neutralité absolue. Vous aurez reconnu l'attitude de Maurice Blanchot, dont Foucault et Barthes ne se tenaient point trop éloignés, mais – nous venons de l'observer – sans soutenir jusqu'au bout sa rigueur nihiliste. Chez Blanchot lui-même, à vrai dire, l'éloge du neutre préservait l'exception littéraire, si bien que le quatrième pouvoir de la littérature pourrait n'avoir été qu'une variante extrême du troisième, et la pointe terrifiante du moderne.

62 « [L]a littérature ne permet pas de marcher, mais elle permet de respirer », prévenait Barthes<sup>27</sup>. Il dénonçait ainsi toute compromission instrumentale de la littérature ; il condamnait tous les emplois de supplétif – pédagogique, idéologique, ou même linguistique – auxquels elle s'était successivement prêtée, mais non sans lui reconnaître encore une vertu pectorale. « Respirer » : curieusement, la dispute avec Raymond Picard sur Racine a porté sur le sens même de ce mot : y avait-il de la « respiration » lorsque Néron

allait « respirer » aux pieds de Junie, ou simplement de la « détente » ? La littérature donne à respirer, comme dans le fameux air de *Pelléas et Mélisande* : « Ah ! Je respire enfin ! »

63 À Pékin, un fidèle de l'écriture m'objectait que le seul pouvoir de la littérature était à ses yeux de « tuer le temps ». Même si ses collègues se récrièrent, il n'avait pas tort. « Tuer le temps » : c'était l'obsession de Baudelaire, et « la fiole de laudanum » de la fin de *La Chambre double*, « vieille et terrible amie », ou le vin des *Portraits de maîtresses*, l'aidèrent à « tuer le Temps qui a la vie si dure, et accélérer la Vie qui coule si lentement ». La lecture peut divertir, mais comme un jeu périlleux, non pas un loisir anodin.

64 Plus gravement, Theodor Adorno et Blanchot contestèrent qu'il fût possible de composer encore un poème ou d'écrire un récit après Auschwitz. Ils jugeaient la littérature vaine ou même coupable, qui n'avait pas empêché l'inhumain. Dès lors, l'art ne pouvait plus prétendre rédimer l'horreur ni racheter la vie, et la littérature était frappée d'interdit. L'œuvre de Paul Celan ou de Samuel Beckett témoigne pourtant de sa poursuite exténuée au plus loin de tout vœu de pouvoir. Avec la « littérature lazarienne », on ne réchappait plus de rien ; toute rémission ou réconfort devenait impensable. Mais quel plus bel hommage à la littérature pourtant que celui de Primo Levi, dans *Si c'est un homme*, récitant le chant d'Ulysse et racontant *La Divine Comédie* à son compagnon d'Auschwitz ?

Considerate la vostra semenza :  
fatti non foste a viver come bruti,  
ma per seguir virtute e canoscenza<sup>28</sup>.

65 Le refus de tout pouvoir de la littérature autre que la récréation a pu motiver la notion dégradée de la lecture comme simple plaisir ludique qui s'est répandue à l'école de la fin du siècle, mais surtout, faisant du moindre usage de la littérature une trahison, cela commandait que l'on enseignât désormais non plus à se confier à elle, mais à s'en méfier comme d'un piège. La littérature a voulu répondre par sa neutralisation ou sa banalisation au grief de sa longue connivence avec l'autorité, et d'abord avec les États-nations

dont elle a aidé l'émergence. Après les États-Unis, la France a été gagnée par le ressentiment contre la littérature vue comme l'exercice d'une domination. Renversant l'idée des Lumières, elle est de plus en plus souvent perçue comme une manipulation et non plus comme une libération. L'autre jour, je surpris trois garçons arrêtés au seuil d'une librairie comme d'un mauvais lieu ; l'un d'eux protestait fièrement : « J'ai jamais ouvert un bouquin de ma vie. Tu me fais entrer là-dedans ! »

\*

66 Que dire aujourd'hui des trois pouvoirs positifs de la littérature – classique, romantique et moderne –, ainsi que de son quatrième pouvoir – postmoderne, si l'on veut –, celui de l'impouvoir sacré ? Le moment n'est-il pas venu de passer du discrédit à la restauration et du reniement à l'affirmation ? Mais peut-on réparer ce qui avait pour office de réparer ? La littérature du xx<sup>e</sup> siècle a mis en scène sa fin dans un long suicide fastueux, car si l'on désirait s'abolir, c'était que l'on existait toujours trop. On ambitionnait l'impouvoir parce que la toute-puissance de la littérature restait dans le fond indubitable, et l'absence – celle de M. Teste – devenait la forme suprême de la souveraineté : « Belle devise d'un quelqu'un, – d'un dieu, peut-être ? “Je décois” », suggérait déjà Valéry<sup>29</sup>.

67 Il est temps de faire à nouveau l'éloge de la littérature, de la protéger de la dépréciation, à l'école et dans le monde. « Les choses que la littérature peut rechercher et enseigner sont peu nombreuses mais irremplaçables, avançait encore Italo Calvino : la façon de regarder le prochain et soi-même, [...] d'attribuer de la valeur à des choses petites ou grandes, [...] de trouver les proportions de la vie, et la place de l'amour en elle, et sa force et son rythme, et la place de la mort, la façon d'y penser et de ne pas y penser », et d'autres choses « nécessaires et difficiles », comme « la dureté, la pitié, la tristesse, l'ironie, l'humour<sup>30</sup> ».

68 Or il est plus commode d'anéantir la littérature que de reconstruire sur elle. Dans l'apologie, comment éviter le prêchi-prêcha et, comme disait Nietzsche, la « moraline » ? Il n'y a pas en effet d'issue inouïe – cela se saurait – ni de remède miracle. Pourquoi lire ? D'autres représentations

rivalisent avec la littérature dans tous ses usages, même moderne et postmoderne, son pouvoir de déborder le langage et de se déconstruire. Depuis longtemps, elle n'est plus seule à se réclamer de la faculté de donner une forme à l'expérience humaine. Le cinéma et différents médias, naguère jugés moins dignes, ont une capacité comparable de faire vivre. Et l'idée de rédemption par la culture traîne un relent de romantisme. Bref, la littérature n'est plus le mode d'acquisition privilégié d'une conscience historique, esthétique et morale, et la pensée du monde et de l'homme par la littérature n'est pas la plus courante. Cela signifie-t-il que ses anciens pouvoirs ne doivent pas être maintenus, que nous n'ayons plus besoin d'elle pour devenir qui nous sommes ?

69 Il serait risible que les littéraires renoncent à la défense et illustration de la littérature au moment où d'autres disciplines la retrouvent avec empressement, en particulier l'histoire culturelle et la philosophie morale. Proche de l'histoire des mentalités, inspirée de l'École des Annales, celle-là s'attache aux représentations collectives propres à une société et elle explore désormais, sinon les œuvres littéraires dans leur singularité et leur valeur, du moins leur transmission par le livre et la lecture, les éditeurs et les revues, ou encore la mémoire des idées : je pense aux travaux de nos collègues Maurice Agulhon, Daniel Roche, Pierre Rosanvallon ou Roger Chartier, et à d'autres, comme Pierre Nora, Alain Corbin ou Robert Darnton.

70 De leur côté, la philosophie morale analytique et la théorie des émotions investissent de plus en plus les textes littéraires : j'ai cette fois à l'esprit les recherches de nos collègues Jacques Bouveresse sur Musil, Jon Elster sur Stendhal, ou Thomas Pavel sur le roman, et de bien d'autres ici ou aux États-Unis. La lecture des romans – car il s'agit surtout de ce genre – sert, disent-ils, d'initiation morale en Occident depuis deux siècles. Source d'inspiration, la littérature aide au développement de notre personnalité ou à notre « éducation sentimentale », comme les lectures dévotes le faisaient pour nos ancêtres. Elle permet d'accéder à une expérience sensible et à une connaissance morale qu'il serait difficile, voire impossible, d'acquérir dans les traités



des philosophes. Elle contribue donc de manière irremplaçable à l'éthique pratique comme à l'éthique spéculative.

71 Procédant de la méfiance de Wittgenstein à l'égard des systèmes philosophiques et des règles morales, le retour éthique à la littérature se fonde sur le refus de l'idée que seule une théorie faite de propositions universelles puisse nous enseigner quelque chose de vrai sur la question de la vie bonne. Le propre de la littérature étant l'analyse des relations toujours particulières qui joignent les croyances, les émotions, l'imagination et l'action, elle renferme un savoir irremplaçable, circonstancié et non résumable, sur la nature humaine, un savoir des singularités. Musil attribuait ainsi à la littérature « le domaine des réactions de l'individu au monde et à autrui, le domaine des valeurs et des évaluations, des relations éthiques et esthétiques, le domaine de l'idée<sup>31</sup> ».

72 La littérature doit donc être lue et étudiée parce qu'elle offre un moyen – certains diront même le seul – de préserver et de transmettre l'expérience des autres, ceux qui sont éloignés de nous dans l'espace et le temps, ou qui diffèrent de nous par les conditions de leur vie. Elle nous rend sensibles au fait que les autres sont très divers et que leurs valeurs s'écartent des nôtres. Ainsi un fonctionnaire au fait de ce qui rend sublime le dénouement de *La Princesse de Clèves* sera-t-il plus ouvert à l'étrangeté des mœurs de ses administrés.

73 Sur cette prémisse revigorée, la formule humaniste, désormais hors de tout conflit avec la religion et la science, peut être elle-même repensée, celle de Montaigne ou de Bacon, assurant que l'homme cultivé vit mieux, que la littérature concourt à la vie bonne. Samuel Johnson l'avait parfaitement résumée : « La seule fin de la littérature est de rendre les lecteurs capables de mieux jouir de la vie, ou de mieux la supporter<sup>32</sup>. » T. S. Eliot répétait en 1949 que « la culture peut être décrite tout simplement comme ce qui rend la vie digne d'être vécue<sup>33</sup> ». La condition humaine ne pouvant être comprise dans sa complexité sans l'aide de la littérature, ceux qui lisent les meilleurs écrivains, jugeait-il, en savent plus sur le monde et vivent mieux.

- 74 À la fin du xx<sup>e</sup> siècle, cette ultime apologie occidentale de la littérature a été taxée de conservatisme ; la littérature et son enseignement ont été accusés de dissimuler les antagonismes traversant la société, par exemple en prétendant qu'une sélection étroite de la littérature nationale – le fameux canon blanc, mâle et mort – était l'expression de l'humanité universelle. Mais la philosophie morale contemporaine a rétabli la légitimité de l'émotion et de l'empathie au principe de la lecture : le texte littéraire me parle de moi et des autres ; il provoque ma compassion ; lorsque je lis, je m'identifie aux autres et je suis affecté par leur destin ; leurs bonheurs et leurs peines sont momentanément les miens.
- 75 Aux yeux des littéraires, les analyses des philosophes semblent parfois naïves, parce qu'elles ignorent la langue spéciale de la littérature, gâchent la complexité du sens, ou recourent immodérément à l'intention de l'auteur. Mais ne nous proposent-elles pas la meilleure justification qui soit de la présence maintenue et même renforcée de la littérature à l'école, et non seulement des jeux de langage et des textes documentaires ? La philosophie morale vient à la rescousse de l'enseignement humaniste, alors que la conscience malheureuse que leur a inspirée la théorie, depuis l'autoréférentialité jusqu'à la déconstruction et au constructionnisme, embarrasse les littéraires.
- 76 À leur tour, le critique Harold Bloom et l'écrivain Milan Kundera n'ont plus scrupule à renouer avec une éthique de la lecture : « La réponse suprême à la question "Pourquoi lire ?", écrit Bloom, est que seule la lecture approfondie et constante fonde pleinement et renforce un soi autonome<sup>34</sup>. » À la faveur de la lecture, il se crée une personnalité indépendante capable d'aller vers l'autre. Paul Ricoeur ne suggérerait pas autre chose lorsqu'il posait que l'*identité narrative* – aptitude à mettre en récit de manière concordante les événements hétérogènes de son existence – était indispensable à la constitution d'une éthique.
- 77 Selon Kundera, le roman « déchire le rideau » des idées reçues<sup>35</sup>, de la *doxa* ou du *tout fait*, ce que Bloom nomme le « *cant* », la langue de bois ou la pensée unique qui rappelle la Cacanerie de *L'Homme sans qualités*, ou la Cacanerie,

suivant un lapsus heureux. D'après une sentence de Samuel Johnson chère à Bloom : « *Clear your mind of cant*<sup>36</sup> », « Nettoyez-vous la tête des conformismes », ou encore du pharisaïsme, de l'hypocrisie et de l'aveuglement sur soi, ainsi que William Hazlitt entendait le *cant*. La littérature déconcerte, dérange, dérouté, dépayse plus que les discours philosophique, sociologique ou psychologique, parce qu'elle fait appel aux émotions et à l'empathie. Ainsi parcourt-elle des régions de l'expérience que les autres discours négligent, mais que la fiction reconnaît dans leur détail. Suivant la belle expression de Hermann Broch rappelée par Kundera, « la seule morale du roman est la connaissance ; le roman qui ne découvre aucune parcelle jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral<sup>37</sup> ». La littérature nous affranchit de nos façons convenues de penser la vie – la nôtre et celle des autres –, elle ruine la bonne conscience et la mauvaise foi. Constitutivement oppositionnelle ou paradoxale – protestante comme le *protervus* de la vieille scolastique, réactionnaire au bon sens –, elle résiste à la bêtise non pas violemment, mais de façon subtile et entêtée. Son pouvoir émancipateur reste intact, qui nous conduira parfois à vouloir renverser les idoles et changer le monde, mais le plus souvent nous rendra simplement plus sensibles et plus sages, soit, en un mot, meilleurs.

78 Ce n'est pas que nous trouvions dans la littérature des vérités universelles ni des règles générales, non plus que des exemples limpides. Prévost croyait que ses lecteurs induiraient la règle de l'exemple. Or la littérature agit autrement que les commandements, mais aussi que les paraboles. *Manon Lescaut*, loin d'être lu comme une allégorie de l'amour profane et de l'amour sacré, *Éros* et *Agapè*, devint vite le modèle énigmatique de l'amour fou pour des générations de jeunes gens : le roman leur donna une sensibilité, non pas un savoir ni un sens du devoir. Au reste, n'est-ce pas souvent en échouant dans son projet qu'une œuvre littéraire réussit ? La littérature, exprimant l'exception, procure une connaissance différente de la connaissance savante, mais mieux capable d'éclairer les comportements et les motivations humaines. Elle pense, mais non pas comme la science ou la philosophie. Sa pensée

est heuristique (elle ne cesse jamais de chercher), non algorithmique : elle procède à tâtons, sans calcul, par l'intuition, avec flair. « Excellent chien de chasse. Dommage qu'il n'ait pas de nez », disait-on de Taine aux dîners Magny : il acheva *De l'intelligence*, non le roman stendhalien qu'il rêvait.

79 La littérature nous apprend à mieux sentir, et comme nos sens sont sans limites, elle ne conclut jamais, mais reste ouverte comme un essai de Montaigne, après nous avoir fait voir, respirer ou toucher les incertitudes et les indécisions, les complications et les paradoxes qui se terrent derrière les actions – méandres dans lesquels les discours de savoir s'égareront mais qu'une longue phrase de Proust épouse à la perfection, comme dans cet exemple certes parodique où le narrateur adresse vainement la parole au liftier du Grand-Hôtel de Balbec : « Mais il ne me répondit pas, soit étonnement de mes paroles, attention à son travail, souci de l'étiquette, dureté de son ouïe, respect du lieu, crainte du danger, paresse d'intelligence ou consigne du directeur<sup>38</sup>. »

80 Il y a donc une pensée de la littérature. La littérature est un exercice de pensée ; la lecture, une expérimentation des possibles. Rien ne m'a jamais mieux fait percevoir l'angoisse de la culpabilité que les pages fiévreuses de *Crime et châtiment* où Raskolnikov raisonne sur un crime qui aussi bien n'a pas eu lieu et que chacun de nous a commis. Même lorsque le roman moderne – chez Proust ou chez Musil – annexe l'essai et que les situations sont raisonnées autant qu'elles sont racontées, il n'illustre pas un système, mais invente une réflexion indissociable de la fiction, visant moins à énoncer des vérités qu'à introduire dans nos certitudes le doute, l'ambiguïté et l'interrogation. « L'omniprésence de la pensée, conclut Kundera, n'a nullement enlevé au roman son caractère de roman ; elle a enrichi sa forme et immensément élargi le domaine de ce que *seul le roman peut découvrir et dire*<sup>39</sup>. »

81 C'est ainsi qu'un roman nous change la vie sans qu'il y ait une raison assignable à cela, sans que l'effet de la lecture puisse être reconduit à un énoncé de vérité. Ce n'est pas telle phrase de Proust qui m'a fait devenir qui je suis, mais toute la lecture de la *Recherche*, après celle du *Rouge et le Noir* et

de *Crime et châtement*, parce que la *Recherche* a refondu tous les livres que j'avais lus jusque-là. « Deviens qui tu es ! », me murmure la littérature, suivant l'injonction des *Deuxièmes Pythiques* de Pindare, reprise par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

\*

- 82 Mesdames, Messieurs,
- 83 J'ai tenté de dire comment et pourquoi enseigner la littérature au début de ce siècle. Vous objecterez peut-être : « Seule la littérature nous permettrait donc de relier la vie ? Ainsi nous ne serions pas sortis du remède romantique ! Et le film, et la musique ? Peut-on vanter la littérature au XXI<sup>e</sup> siècle comme émancipation du cancan autrement que sur un mode élégiaque, en réaction contre l'empire numérique, dans la peur de la défaite du livre ? »
- 84 Un seul point me tracasse dans la répartie que je vous prête : dois-je maintenir que la littérature nous initie au monde de manière exclusive ? Puis-je soutenir moi aussi qu'elle nous découvre une part de l'expérience humaine qui nous resterait inaccessible sans elle ? Souvenez-vous de la pensée de Calvino : « Il y a des choses que *seule* la littérature peut nous donner. » Ou du mot de Bloom : « *Seule* la lecture approfondie et constante... » Ou de Kundera insistant sur « ce que *seul* le roman peut découvrir et dire ». Est-il vraisemblable que la littérature *seule*, la lecture *seule*, le roman *seul* me procurent cela dont les autres discours, les images et les sons seraient incapables ? Non pas l'information, laquelle se trouve ailleurs dans une abondance incommensurable, mais la formation de soi et le chemin vers l'autre. Est-il exact que la fiction soit le seul genre qui me parle pleinement de certains aspects de la vie ?
- 85 En vérité, cette exigence me semble exorbitante. Mais si je cesse de prétendre qu'il y a des choses que la littérature seule peut me donner par ses moyens propres, mon apologie de la littérature risque-t-elle de se réduire à une utopie conservatrice et de se condamner à la nostalgie d'une unité perdue ? Dois-je en conclure qu'après plusieurs siècles la littérature ne jouerait plus de rôle primordial dans la reconnaissance par chacun du mode d'emploi de sa vie ? Que nous n'avons plus besoin d'elle ?

86 Certes, qui peut le plus peut le moins, mais les plaidoyers en faveur de la littérature *seule*, de la lecture *seule*, du roman *seul* se renferment dans la défensive, car il n'est pas besoin de réclamer de tels privilèges. En vouloir trop, c'est courir à l'échec. Les biographies ne nous font-elles pas vivre la vie des autres ? Le cinéma ne contribue-t-il pas à notre expérience du récit et donc à l'accomplissement de notre identité ? Qui, lisant Freud, n'a pas subi une épreuve de reconnaissance ?

87 Rien là ne justifie une perte de confiance. Toutes les formes de la narration, dont le film et l'histoire, nous parlent de la vie humaine. Le roman le fait pourtant avec plus d'attention que l'image mobile et plus d'efficacité que le fait divers, car son instrument pénétrant est la langue, et il laisse toute leur liberté à l'expérience imaginaire et à la délibération morale, en particulier dans la solitude prolongée de la lecture. Le temps y est à moi. Sans doute puis-je suspendre le déroulement du film, l'arrêter sur image, mais il durera toujours une heure et demie, tandis que je suis maître du rythme de ma lecture et des approbations et condamnations qu'elle suscite en moi. C'est pourquoi la littérature reste la meilleure introduction à l'intelligence de l'image. Et la littérature – roman, poésie ou théâtre – m'initie supérieurement aux finesses de la langue et aux délicatesses de l'entretien, voire du badinage, comme dans le film d'Abdellatif Kechiche, *L'Esquive* (2004), où – tribut saisissant à la littérature – des jeunes gens des cités montent *Le Jeu de l'amour et du hasard* au lycée et que la langue de Marivaux, en contrepoint de leur propre parler, les révèle à eux-mêmes. La littérature n'est pas seule, mais elle est plus attentive que l'image et plus efficace que le document, et cela suffit à garantir sa valeur pérenne : elle est *La Vie mode d'emploi*, suivant le titre impeccable de Georges Perec.

88 Mais j'ai trop fait jusqu'ici comme s'il n'y avait qu'une littérature et comme si elle était narrative pour l'essentiel. Non, et la lecture n'est pas non plus toujours un acte solitaire. Il se peut même qu'elle devienne moins silencieuse qu'au siècle dernier et qu'elle se fasse plus active, plus physique, plus théâtrale. J'ai invoqué pour commencer la tradition des études sur la littérature française moderne, au

Collège de France et ailleurs, depuis deux siècles ; il me faut insister pour finir sur la diversité des littératures en français, aujourd'hui comme hier, et sur nos manières nombreuses de les mettre en valeur, partout et ici même : littérature médiévale avec Michel Zink, littérature de l'Europe néo-latine avec Carlo Ossola, création poétique avec Michael Edwards, et littérature moderne et contemporaine, sans oublier la philosophie morale, l'histoire du livre et celle de l'art. Nous ne serons jamais de trop pour célébrer la littérature écrite et orale, narrative et dramatique, la prose d'idées et la poésie, ainsi que les images – « ma grande, mon unique, ma primitive passion », proclamait Baudelaire<sup>40</sup>.

89 Ai-je répondu aux questions que je posais tantôt ? La littérature, pour quoi faire ? La littérature est-elle remplaçable ? Elle est concurrencée dans tous ses usages et ne détient de monopole sur rien, mais l'humilité lui sied et ses pouvoirs restent démesurés ; elle peut donc être embrassée sans état d'âme et sa place dans la Cité est assurée. L'exercice jamais clos de la lecture demeure le lieu par excellence de l'apprentissage de soi et de l'autre, découverte non d'une personnalité ferme mais d'une identité obstinément en devenir.

90 Au Collège de France, dans sa vocation non seulement théorique et historique, mais aussi critique, mon enseignement fera le pari de la littérature ; il la jouera à la hausse, misera sur sa valeur. Son projet sera de soutenir que la dépossession de la littérature, entamée depuis longtemps, peut-être depuis toujours, ne prendra jamais fin, parce qu'elle appartient au mouvement même – *odi et amo* – de la littérature et de la modernité, et parce que c'est sa fragilité – celle de Roman Jakobson devant un sonnet de Du Bellay – qui rend la littérature désirable.

## Notes

1. Jean-Louis Guez de Balzac, lettre à M. de Tissantier, 23 mars 1628, *Œuvres complètes*, 1665, t. I, p. 362.

2. Charles Baudelaire, lettre à Narcisse Ancelle, 18 février 1866, *Correspondance*, Gallimard, « Pléiade », 1973, t. II, p. 610.

3. Sainte-Beuve, « *Pensées de Pascal* » (1844), *Portraits contemporains*, M. Lévy, nouv. éd., 1871, t. V, p. 197.

4. Paul Valéry, *Cahiers* (1921), Gallimard, coll. « Pléiade », 1974, t. II, p. 1187.
5. Georges Blin, *La Cribleuse de blé*, José Corti, 1968, p. 29.
6. Sainte-Beuve, « Pensées », *Portraits littéraires*, Garnier, nouv. éd., 1864, t. III, p. 549.
7. Italo Calvino, *Lezioni americane. Sei proposte per il prossimo millennio* (1988) ; trad. Y. Hersant, in : *Défis aux labyrinthes*, Seuil, 2003, 2 vol., t. II, p. 11.
8. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, coll. « Pléiade », 1987-1989, 4 vol., t. IV, p. 474.
9. Roland Barthes, *La Préparation du roman*, Seuil, 2003, p. 377.
10. Émile Zola, « Le naturalisme au théâtre », *Le Roman expérimental* (1880), in : *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, 1968, t. X, p. 1240.
11. Gustave Lanson, « La littérature et la science », *Hommes et livres* (1895), in : *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, éd. H. Peyre, Hachette, 1965, p. 118.
12. Louis de Bonald, *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, in : *Œuvres complètes*, Migne, 1859, t. III, p. 1071.
13. Baudelaire, « L'école païenne » (1852), *Œuvres complètes*, Gallimard, « Pléiade », 1975-1976, 2 vol., t. II, p. 49.
14. « *Reading maketh a full man; conference a ready man; and writing an exact man. And therefore, if a man write little, he had need have a great memory ; if he confer little, he had need have a present wit; and if he read little, he had need have much cunning, to seem to know, that he doth not.* » Francis Bacon, « Of Studies », *Essays* (1597), in : *Francis Bacon*, Oxford University Press, « The Oxford Authors », 1996, p. 439.
15. Aristote, *Poétique*, 1448 b 5.
16. *Ibid.*, 1449 b 28.
17. Jean de La Fontaine, « Le pâtre et le lion », *Fables*, VI, I.
18. Robert Musil, « L'obscène et le malsain dans l'art » (1911), *Essais*, trad. P. Jaccottet, Seuil, 1984, p. 29.
19. *Que peut la littérature ?*, UGE, 1965, p. 109 et p. 127.
20. « *In spite of things silently gone out of mind and things violently destroyed, the Poet binds together by passion and knowledge the vast empire of human society, as it is spread over the whole earth, and over all time.* » William Wordsworth, « Preface to *Lyrical Ballads* » (1802), in : *Lyrical Ballads and Other Poems, 1797-1800*, Ithaca / Londres, Cornell University Press, 1992, p. 753.
21. Henri Bergson, « La perception du changement » (1911), *La Pensée et le mouvant* (1934), PUF, coll. « Quadrige », p. 149-150.



22. Proust, *Correspondance*, éd. Ph. Kolb, Plon, 1981, t. VIII, p. 277.
23. Id., *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, coll. « Pléiade », 1971, p. 211.
24. Id., *Carnets*, Gallimard, 2002, p. 50.
25. « Se débarrasser de la philosophie » (1975), in Roger-Pol Droit, *Michel Foucault. Entretiens*, Odile Jacob, 2004, p. 88.
26. Roland Barthes, *Leçon*, Seuil, 1978, p. 16.
27. Id., « Littérature et signification » (1963), *Essais critiques*, Seuil, 1964, p. 264.
28. « Pensez à votre conception : vous n'avez pas été faits pour vivre comme des bêtes, mais pour suivre vertu et connaissance. » (*L'Enfer*, chant xxvi)
29. Valéry, *Mauvaises pensées et autres* (1941), in : *Œuvres*, Gallimard, coll. « Pléiade », 1960, t. II, p. 867.
30. Calvino, « Il midollo del leone » (1955), *Una pietra sopra* (1980) ; trad. J.-P. Manganaro, in : *Défis aux labyrinthes, op. cit.*, t. I, p. 30.
31. Musil, « La connaissance chez l'écrivain » (1918), *Essais, op. cit.*, p. 83.
32. « *The only end of writing is to enable the readers better to enjoy life, or better to endure it.* » Samuel Johnson, « Review of Soame Jenyns, *A Free Inquiry into the Nature and Origin of Evil* » (1757), in : *Samuel Johnson*, Oxford University Press, « The Oxford Authors », 1991, p. 536.
33. « *Culture may even be described simply as that which makes life worth living.* » T. S. Eliot, *Notes towards the Definition of Culture* (1948), in : *Christianity and Culture*, New York, Harcourt, Brace, 1949, p. 100.
34. Harold Bloom, *How to Read and Why*, New York, Scribner, 2000, p. 195.
35. Milan Kundera, *Le Rideau*, Gallimard, 2005, p. 145.
36. *Boswell's Life of Johnson* (15 mai 1783) ; Bloom, *How to Read and Why, op. cit.*, p. 23.
37. Kundera, *Le Rideau, op. cit.*, p. 77.
38. Proust, *À la recherche du temps perdu, op. cit.*, t. II, p. 26.
39. Kundera, *Le Rideau, op. cit.*, p. 89.
40. Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, in : *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 701.

**Auteur**

**Antoine Compagnon**

# **Professeur au Collège de France, chaire de Littérature française, moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie**

*Du même auteur*

**La littérature, pour quoi faire ?,  
Collège de France, 2007**

**What is Literature for?, Collège  
de France, 2014**

**Freud au Collège de France,  
Collège de France, 2018**

**Tous les textes**

© Collège de France, 2007

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

## ***Référence électronique du chapitre***

COMPAGNON, Antoine. *La littérature, pour quoi faire ? : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006* In : *La littérature, pour quoi faire ? Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2007 (généré le 08 mars 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/524>>. ISBN : 9782821829541. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cdf.524>.

## ***Référence électronique du livre***

COMPAGNON, Antoine. *La littérature, pour quoi faire ? Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Collège de France, 2007 (généré le 08 mars 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/522>>. ISBN : 9782821829541. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cdf.522>.  
Compatible avec Zotero



# La littérature, pour quoi faire ?

## Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006

Antoine Compagnon

### Ce livre est cité par

Thiel-Jańczuk , Katarzyna. (2012) *La ville: palimpsestes et mutations. Les représentations de la ville dans les littératures d'expression française après 1980.* DOI: [10.31338/uw.9788323519683.pp.64-73](https://doi.org/10.31338/uw.9788323519683.pp.64-73)

Meyntjens, Gert-Jan. (2021) *New Directions in Book History Writing Manuals for the Masses.* DOI: [10.1007/978-3-030-53614-5\\_13](https://doi.org/10.1007/978-3-030-53614-5_13)

Nünning, Ansgar. (2008) *Metzler Lexikon Literatur- und Kulturtheorie.* DOI: [10.1007/978-3-476-05225-4\\_23](https://doi.org/10.1007/978-3-476-05225-4_23)

Nünning, Ansgar. (2013) *Metzler Lexikon Literatur- und Kulturtheorie.* DOI: [10.1007/978-3-476-05349-7\\_23](https://doi.org/10.1007/978-3-476-05349-7_23)

Gefen, Alexandre. (2016) Le Projet thérapeutique de la littérature contemporaine française. *Contemporary French and Francophone Studies*, 20. DOI: [10.1080/17409292.2016.1173842](https://doi.org/10.1080/17409292.2016.1173842)

Baroni, Raphaël. Kaempfer, Jean. Meizoz, Jérôme. Revaz, Françoise. (2010) Historiographie, littérature et philosophie : une longue et difficile conversation triangulaire. *A contrario*, n° 14. DOI: [10.3917/aco.102.0003](https://doi.org/10.3917/aco.102.0003)

Baroni, Raphaël. (2009) Passion de l'horreur et raison de l'enquête face à la « catastrophe ultraviolette ». *A contrario*, n° 11. DOI: [10.3917/aco.061.0043](https://doi.org/10.3917/aco.061.0043)

Bertrand, Jean-Pierre. Claisse, Frédéric. Huppe, Justine. (2019) Opus et modus operandi : agirs spécifiques et pouvoirs impropres de la littérature contemporaine (vue par elle-même). *CONTEXTES*. DOI: [10.4000/contextes.6931](https://doi.org/10.4000/contextes.6931)

Almeida, José Domingues de. (2010) “Denationalisation” de la littérature : Un défi pour la littérature française<sup>1</sup>. *Carnets*. DOI: [10.4000/carnets.4784](https://doi.org/10.4000/carnets.4784)

Almeida, José Domingues de. (2009) Statut de la lecture et du lecteur dans la culture contemporaine. Les nouveaux protocoles. *Carnets*. DOI: [10.4000/carnets.3998](https://doi.org/10.4000/carnets.3998)

Albernaz, Frances. (2010) The Sacred Duty of Art. *Museum International*, 62. DOI: [10.1111/j.1468-0033.2010.01734.x](https://doi.org/10.1111/j.1468-0033.2010.01734.x)

Carraro, Chiara. (2019) La frontière : limen et paysage chez Marie Darrieussecq et Maylis de Kerangal. *Les Lettres Romanes*, 73. DOI: [10.1484/J.LLR.5.119895](https://doi.org/10.1484/J.LLR.5.119895)

Albernaz, Frances. (2010) Le devoir sacré de l'art. *Museum International (Edition Francaise)*, 62. DOI: [10.1111/j.1755-](https://doi.org/10.1111/j.1755-)

[5825.2011.01109.x](#)

Glynn, Dominic. Lemerle, Sébastien. (2019) La littérature en médiations : Introduction. *French Cultural Studies*, 30. DOI: [10.1177/0957155819842803](#)

Almeida, José Domingues de. (2011) D'un discours l'autre : Mise en contexte littéraire et culturelle des discours de Stockholm de Cl. Simon et J-M G. Le Clézio. *Carnets*. DOI: [10.4000/carnets.5421](#)

Bonnet, Michèle. (2013) Littérature et justice poétique dans l'œuvre de Nathaniel Hawthorne. *Miranda*. DOI: [10.4000/miranda.3385](#)

Jousset, Philippe. (2007) Du destin non écrit de la littérature. *Critique*, n° 727. DOI: [10.3917/criti.727.0949](#)

Marghescu, Mircea. (2012) La question de la littéarité aujourd'hui. *Interférences*. DOI: [10.4000/interferences.108](#)